

**Julie West**  
**À la barre... pour des voyages intérieurs**

Edgard Demers

Sens interdits

Numéro 55, janvier 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demers, E. (1990). Julie West : à la barre... pour des voyages intérieurs. *Liaison*, (55), 8–9.

Julie West

## À la barre... pour des voyages intérieurs

par Edgard Demers

Julie West s'occupe désormais et de création et de production. Pour la première fois dans sa vie d'artiste, la danseuse-chorégraphe de 35 ans, une dynamo autant sur scène qu'en coulisses, se retrouve seule pour gérer ses affaires. Elle soupire un moment. Il ne s'agit pas d'un geste de découragement. Plutôt d'une constatation d'ensemble faite par une personne sur le point de rouler ses manches face à ses nouvelles responsabilités. À défaut de la voir dans son nouvel appartement en pleine décoration, c'est dans un café du centre-ville d'Ottawa que j'ai rencontré l'artiste aux aspirations internationales.

Julie West a tellement voyagé et depuis si longtemps qu'elle se sent sans doute autant chez elle dans un café de la rue Elgin, à Ottawa, que dans un grand restaurant des Champs-Élysées ou dans une modeste pension en Espagne, en Inde ou au Maroc, où elle a dansé l'été dernier lors des Jeux de la francophonie. À cette affirmation, la danseuse émet une première contradiction caractéristique. Elle dit souffrir parce qu'elle se sent sans racines.

Pourtant, ses parents habitent Ottawa. Elle les considère comme de bons amis à qui elle peut se confier. Julie West énumère aussi des liens amicaux avec un grand nombre de personnes dans plusieurs pays, dont son amie d'enfance à Paris où la famille transporta ses pénates lors-

que le père, un économiste, accepta un poste pendant trente mois à l'OTAN. L'existence parisienne de la famille West, habituée au coin paisible de Shirley's Bay en banlieue d'Ottawa, allait surtout marquer Julie, alors âgée de 8 ans et demi, beaucoup plus du moins que ses trois frères ou même ses parents.

Outre la rencontre dans la Ville-Lumière de son amie française Colette, deux autres merveilleuses découvertes attendaient la petite Julie, qui n'est pas tellement plus grande aujourd'hui. Elle apprendrait à parler français couramment et assisterait à son premier spectacle de ballet à l'Opéra de Paris. Si la future danseuse-chorégraphe a oublié le titre du ballet, elle en a conservé une impression forte d'éblouissement et d'enchantement. De retour à Ottawa, la fillette ne résista guère à l'offre de sa mère de suivre des cours de danse.

À l'instar des gens qui jouissent de plus d'un talent et de nombreux intérêts, il y avait alors un tiraillement chez Julie quant à une orientation vers tel ou tel sentier, et encore plus relativement au choix d'une carrière définitive. Enfant, la discipline du ballet complétait bien son goût pour les sports vigoureux. Puis, petit à petit, Julie West délaissa la danse pour le sport et l'athlétisme pour les beaux-arts.

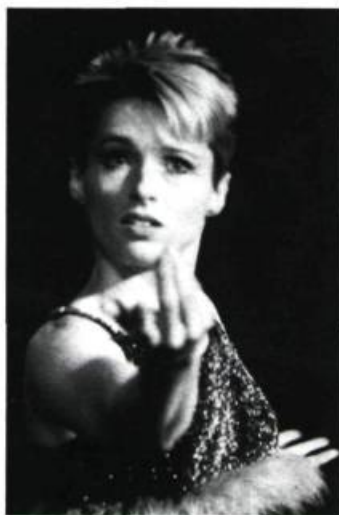
Celle qui décrit *la vie comme une grande aventure* coupa à nouveau ses racines. La fille de l'économiste plia bagage et s'installa à Halifax pour y

étudier la peinture. Ce faisant, elle renouait avec son grand-père, artiste-peintre, tout comme son frère aîné. Toutefois, la danse demeura présente au moins dans son subconscient, si bien que, pour sa dernière année d'études, son passé devint le sujet d'une toile grandeur nature. Elle y peignit Julie West dans une pose de danse. La jeune femme ne s'est jamais départie de ce tableau.

Ce portrait de ce qu'elle avait été a-t-il exercé une influence quelconque sur sa décision de délaissier les arts plastiques pour revenir à la danse? Difficile à dire, mais à l'âge de 21 ans, Julie West reprit avec une intensité féroce ses exercices à la barre.

En 1979, ce petit bout de femme, qui se voit plutôt comme une Amazone, s'installa à New York à l'issue d'un grand nombre de voyages. Reconnue depuis longtemps pour son énergie de dynamo, elle dansa jusqu'en 1985 pour la compagnie de Bill T. Jones et Arnie Zane. Il y avait un troisième homme dans sa vie, le Français Philippe Pouchain, compagnon, mari et agent pendant neuf ans.

Julie West, qui dit absorber tout, parle avec enthousiasme de son séjour dans la métropole américaine. New York est la Mecque de la danse. Aussi, la danseuse canadienne en profita-t-elle, car il y avait tant à apprendre. Lorsqu'elle n'évoluait pas en scène pour MM. Jones et Zane, elle assistait à des spec-



tacles de ballet et de danse. Une année après son arrivée à New York, Julie West s'intéressa à la chorégraphie. Elle accepta ce défi comme tant d'autres en s'y donnant entièrement avec toute l'énergie de son corps. Il s'agissait d'un solo intitulé **Every Body Has A Story to Tell**, pour le Festival de New York.

Trois douzaines de chorégraphies plus tard, habituellement de pas plus de vingt minutes chacune, Julie West a su exploiter le corps humain comme d'autres un ordinaire. Les possibilités sont vastes. Il faut savoir le reconnaître et le comprendre. Elle discourt d'ailleurs sur le corps humain avec la même ardeur qu'un premier de classe en anatomie. Mais elle préfère laisser le corps s'exprimer par tous les muscles qui travaillent au maximum afin de mieux se révéler aux spectateurs et dans le but d'établir des liens plus durables de part et d'autre.

Le mot « maximum » est entré très juste dans le vocabulaire de Julie West. Elle n'exige jamais moins d'elle-même ou de ses danseuses Marla Freedhoff, de Montréal, et Gwen Noah, qui l'a suivie de Halifax. S'il y a quelque chose qui l'attriste, c'est bien de constater que ses interprètes n'ont pas tout donné de leur être. Elle ne lâchera pas prise tant et aussi longtemps qu'elle n'obtiendra pas ce qu'elle désire.

La ténacité fait partie de ses outils de travail, tout comme la minutie des détails, trait des Vierges d'ascendance Verseau. De véritables visionnaires.

Si le style de danse de Julie West se révèle très physique, la chorégraphe n'y parvient

qu'à l'issue d'efforts intellectuels soutenus. Une longue période de recherche précède la plupart de ses créations. Ainsi, pour **A-B-C**, elle étudia à fond la théorie de Robert Graves relativement à son analogie des lettres et des arbres avant de transposer ses idées en mouvements selon son vocabulaire chorégraphique à elle et selon ses exigences philosophiques personnelles.

En début d'entrevue, après une longue hésitation, Julie West nomma Twyla Tharp, Anna Pavlova et Trisha Brown comme trois grands noms dans son univers de danse. De voir le nom de Pavlova, la « ballerina assoluta » de son époque, entre les deux autres dames, émules de la danse moderne, porte à contradiction. Mais Julie West explique rapidement que *Pavlova est là à cause de ses voyages pour faire aimer le ballet à travers le monde*. Elle ajoute que George Balanchine est également un favori et qu'elle *ne le considère pas du tout froid dans ses chorégraphies*. Il y a quelque chose qui réchauffe la chorégraphie d'œuvres telles **A-B-C**, **Triad** et **Invitation**... et c'est précisément la pureté des mouvements de Balanchine.

Il y a aussi la musique qui, pour Julie West, *donne une propulsion vers l'espace*. Jusqu'à présent, elle a créé sur des musiques originales... ou presque; elle espère un jour s'inspirer d'un grand compositeur classique. Qui lui donnera cette chance? Déjà, la francophile d'Ottawa a signé des chorégraphies pour Ballet Ottawa, jadis Théâtre-Ballet canadien, et pour la Compagnie Carmen-Senra, de Madrid. Il faut dire que la chorégraphe parle aussi bien l'espagnol que le français.

Pour quelqu'un qui cherche ses racines, elle ne semble pas avoir de difficulté à communiquer.

Enrichie de quelques mois de ressourcement, Julie West ne demandera pas mieux que de continuer chez elle comme à l'étranger ses voyages intérieurs et extérieurs pour mieux faire comprendre et apprécier son genre de danse. Il y aura la tournée avec **Invitation**, musique de Tim Brady, un élément important d'un spectacle de nouvelle musique et de jazz avec un groupe de sept musiciens.



Une romantique de nature, Julie West n'attendra pas sa prochaine aventure exotique. Elle ira au devant comme à l'habitude. Une dynamo en état de créativité de son espèce pense davantage à ce qu'il y a à accomplir plutôt qu'à ce qui a été applaudi.

Il y a tout à espérer d'une nouvelle année, y compris des souches à ses racines.

Photo : Benoît Hily